semblait pas avoir hérité de la parole paternelle et de son respect scrupuleux de la propriété d'autrui.

A douze ans, il avait un soir rapporté à la hutte, très fier et les yeux brillants, deux lapins qu'il avait pris à des collets posés par lui-même.

Il n'avait pas averti son père, lui réservant cette surprise.

La surprise fut pour le gamin.

Cadour, quand il eut compris, l'attira de la main gauche et de la droite lui administra une volée de gifles dont l'enfant garda longtemps le retentissant souvenir.

Mais la graine du vol et du vagabondage était tombée comme une semence féconde sur ce terrain.

Vivant toute la journée, toutes les nuits au milieu du gibier des chasses princières de certaines parties du Loiret, de Loir-et-Cher et du Cher,—exploitées par Cadour,—la tentation était trop forte et il y avait succombé.

Mais la correction paternelle le mit longtemps sur ses gardes.

Deux années se passèrent sans qu'il cédât recommencer.

Depuis un an seulement, il s'était procuré du fil de laiton. Il avait mendié quelques sous en passant dans un village, avait acheté du fil, avait fabriqué des collets.

Il se cachait de Cadour, le craignant comme le feu.

Quand il avait un lapin, il le vendait dans une auberge et gardait l'argent précisément caché, thésaurisant pour acheter un fusil, plus tard, et braconner à l'affût des sangliers, les cerfs, les chevreuils, les faisans.

Son rêve, ce fusil!

Il y pensait le jour. Le nuit, il en rêvait.

Depuis un mois la famille Cadour était installée au Pâtis des Fosses, dans les bois de Vilvaudran.

Une fois ou deux par semaine, Jean allait au village, tantôt seul, tantôt accompagné par sa sœur.

Chez l'épicier, au-dessus de la cheminée, un fusil à piston était suspendu sur deux crochets de fer. Du papier était sur les capsules, sous les chiens rabattus et un bouchon empêchait la poussière d'entrer dans les canons.

Depuis longtemps, l'enfant avait remarqué ce fusil.

Et chaque fois qu'il entrait chez l'épicier Rondut, il allait vers la cheminée extasié et admirait.

Son manège finit par attirer la curiosité de l'homme.

—Qu'est-ce que tu regardes-là, mon petit? avait-il fini par demander à Jean en achevant de peser pour quatre sous de sucre qu'il plaçait dans un cornet de papier gris.

L'enfant leva le bras, étendit l'index vers le fusil et ne répondit pas.

—Le fusil?

—Oui, dit Jean d'un signe de tête.

—Est-ce que tu voudrais me l'acheter?

L'enfant resta quelques secondes sans répondre. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à ouvrir la bouche.

—Je n'ai pas assez d'argent! dit-il à la fin.

—Tant pis.... je te l'aurais bien vendu....

Les yeux de Jean brillaient comme des charbons rouges.

Et il ne s'en allait pas.

—Voilà ton sucre, petit.

Mais le gamin ne se souciait guère de sa commission.

—Si vous vouliez me le prêter, dit-il d'une voix que l'émotion rendait sourde.

—Te le prêter, môme?

—Oui.

—Tu sais t'en servir?

—Je n'ai jamais essayé, mais je sais bien comment on le charge.... et puis je suis fort.

—Et qu'est-ce que tu en ferais?

Jean hésite. Allait-il tout dire? Ses doigts se tordaient. Debout devant la cheminée, il regardait toujours le fusil, attiré vers l'arme par une force étrange de fascination.

L'épicier Rondut, amusé, continuait:

—Je ne serais pas curieux, mais je voudrais bien le savoir.

—Je vous le demande seulement pour une fois.... pour une nuit.... Je tuerai un faisan.... Je sais où il y en a beaucoup qui se branchent.... Demain je vous rapporterai le fusil et je vous donnerai le faisan....

—Tiens! tiens! fit Rondut.... A ton âge!

Jean étendait les mains vers le fusil, prêt à le saisir.

—Ne me refuser pas....

La promesse du faisan avait produit quelque effet sur Rondut. Il n'acceptait pas encore, mais il ne refusait déjà plus.

—Après tout, murmura-t-il, qu'est-ce que je risque? Le gamin a l'air d'être malin comme un singe.... Il va m'apporter un faisan que je vendrai cent sous....

Et en riant:

—C'est convenu.... un faisan!

—Oui.

—Et un beau, hein?

—Oh! oui, un vieux coq.

—Bon, prends le fusil.

—Oh! merci! fit Jean, la gorge étranglée par l'émotion.

Rondut décrocha le fusil et le lui donna.

—Donnez-moi un tournevis, dit le petit.

En une minute, il eut démonté l'arme, passé les canons dans son pantalon, après avoir retiré prudemment les capsules, caché la crosse sous sa blouse.

Rendut le regardait, ébahi.

—Qui t'a appris cela?

—Je l'ai vu faire une fois chez le charron, un soir qu'il était à l'affût.

—Eh bien, les bons exemples servent à quelque chose, dit l'épicier en riant.

Le soir venait. Jean sortait, gagna les champs sans traverser le village et un quart d'heure après, il entrait sous bois, sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Il avait marché si vite qu'il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Il s'accroupit dans un buisson, tira les canons de son pantalon, la crosse hors de sa blouse, et comme il avait eu soin de conserver le tournevis, il remonta le fusil.

Sur les cheminées il remit les capsules.

Et quand l'arme fut prête il la posa devant lui et la regarda avec amour.

Rendut en avait eu moins, avant l'intention de s'en défaire; les canons luisaient, pas une tache de rouille.

Un fusil! Jean Cadour avait un fusil!....

Il s'en croyait pas ses yeux, touchait l'arme, maniait les chiens avec prudence, les armait et désarmait avec l'aisance d'un vieux chasseur.....

Il y avait de la fierté, presque de l'orgueil dans son regard.

Il cacha l'arme soigneusement dans les broussailles très fourrées où il se trouvait et ayant bien repéré l'endroit, afin d'y revenir pendant la nuit, il regagna la hutte du charbonnage.

Il courut à travers bois pour que l'on ne l'accusât point d'être en retard.

Cependant, comme il était très rouge, Cadour lui demanda:

—D'où viens-tu? Qu'est-ce que tu as fait?

Comme il hésitait à répondre, embarrassé, la lourde main de Cadour s'abattit sur sa joue et le fit trébucher.

—Voilà pour l'apprendre à rester deux heures absent, quand une autre fois on t'enverra chercher du sucre.

Jean ne pleura pas.

La pensée du fusil qui l'attendait, sur la lisière, retint ses larmes prêtes à couler.

La soirée se passa sans qu'il dit un mot.

La mère Cadour venait de retirer des pommes de terre du feu qu'elle avait allumé en plein air; la famille s'était assise sur un tronc d'arbre et tous quatre mangeaient silencieusement.

De temps en temps Cadour se penchait, soulevait une cruche de grès pleine d'eau, buvait et passait la cruche à sa femme: celle-ci l'imitait et donnait l'eau aux enfants.

La nuit était tout à fait tombée, une nuit douce du mois d'août.

Il n'y avait pas de brise. Aucun bruit dans la forêt, si ce n'est de temps en temps le cri d'un faisan qui se branchait sur un chêne.

Mais à chaque fois que ce cri se fait entendre Jean Cadour tressaille et regarde son père.

Il a peur que le charbonnier ne devine son projet sur son visage et il ne mange presque pas.

—Tu es malade, toi? fait la mère.

—Non.

—Il boude, dit le père. C'est ma gifle!

—Tu le bats tout le temps, cet enfant.

Cadour haussa les épaules et avala une pomme de terre entière.

Il fallait bien corriger les gosses, autrement ceux-ci prendraient vite de mauvaises habitudes.

Et il ne connaissait pas d'autre correction que la gifle. On la lui avait apprise à ses dépens quand il était petit.

Les pommes de terre mangées, ce fut fini.

Cadour et sa femme restèrent un quart d'heure assis côte à côte, silencieux, envahis par l'obscurité humide qui les repoussait de la rude fatigue de la journée.

Marie s'était endormie sur la terre nue.

Quant à Jean, il avait la fièvre, mais il faisait semblant de dormir.

La père se leva, s'étira, bâilla.

Il regarda une seconde vagement les bois sombres dont la noire ceinture se rassemrait autour de lui, le retranchant du monde, puis il rentra sous la hutte.

La mère le suivit, portant Marie.

Jean se coucha, comme les autres sans se déshabiller.

La porte était formée d'une claie de haute genêts reliée entre eux par des bâtons.

Quand il entendit le ronflement de Cadour, quand il se fut assuré que la mère aussi s'était endormie, il se souleva doucement sur les mains, regardant, écoutant, entr'ouvrit la claie et se glissa par l'ouverture.

Dehors il lui semble qu'on venait de le rappeler.

Il se rapprocha, écouta.

Rien....

Il s'était trompé. Comparée à l'obscurité de l'intérieur de la hutte, la nuit était claire.

Personne ne s'aperceverait qu'il était parti.

Il couchait près de Marie, et Marie, ne se réveillait jamais.

En un quart d'heure, il eut gagné le fourré.

Il tira son fusil, l'essuya amoureusement en passant sur les canons un coin de sa blouse, car la rosée l'avait mouillé, puis arma les deux coups.

Son cœur battait.

Il avait bien un peu de crainte des gardes, mais il tremblait surtout de joie.

Il avait un fusil chargé, il était seul, la nuit, en pleine forêt giboyeuse; enfin sa passion était donc satisfaite!

Il avait remarqué, depuis quelques jours, depuis que les compagnies de faisandeaux étaient assez robustes, où elles se branchaient de préférence, sur certains arbres laissés dans les coupes faites trois ans auparavant. Puis, il avait écouté les appels sonores des coqs, ce soir même, pendant qu'il dînait, près de la hutte.

Il avait de bons yeux, habitués aux bois, et de temps en temps la lune se montrait.

Il ne chercha pas longtemps.

Au bout d'une heure, il vit toute une compagnie juchée sur le même arbre et sur une branche isolée, tranchant sur le clair du ciel, un coq superbe, à collier d'argent.

C'était son affaire. Inutile de chercher davantage.

Cette fois son cœur ne battait plus. Il était blême d'émotion. Tout son sang s'était arrêté dans ses veines.

Il se mit à genoux dans les hautes herbes et, caché par une cépée, il épaula soigneusement.

Le coq dormait, sa longue et superbe queue traînant sous lui; il n'avait rien entendu et ne manifestait aucune défiance.

Jean Cadour pressa la détente.

Une violente détonation retentit, troublant jusqu'aux plus lointains échos le calme de cette belle nuit.

Dans l'arbre, il y eut un remue-ménage effaré; les faisans prenaient leur vol dans toutes les directions.

Mais Cadour avait entendu, sous l'arbre, devant lui, un sourd bruit de chute, pendant que des ailes battaient l'air désespérément.

Il se précipite, se baisse, cherche.

Et dans les herbes il trouve le coq expirant.

Il pousse un cri de triomphe; ses mains tremblent convulsivement; son cœur est gonflé; il voudrait chanter, danser, mais la prudence le retient; il sait que les bois de Vilvaudran sont sévèrement surveillés, et l'approche de l'ouverture de la chasse rend cette surveillance plus sévère encore depuis quelque temps.

Il écoute..... Aucun bruit de course, de pas.... Aucun appel.

Il baisse le dos, se dissimule dans les taillis.

Et voilà tout à coup qu'il se sent saisi à l'oreille brutalement, —l'oreille s'en arrache presque à cette étreinte, — et qu'une voix dure et goguenarde, qui lui semble résonner comme la foudre, lui dit:

—Pas possible, gamin.... tu viens tuer mes faisans!....

Le petit se retourne, effaré.

Il a lâché le faisan, le fusil. Il est tombé à genoux, tellement il a été surpris, tellement il a peur.

Ses yeux se brouillent et il ne reconnaît pas celui qui lui parle; mais une plaque éclaire en clair dans la nuit sur la poitrine de l'homme.

C'est un garde. C'est le père Vilbret.

Le vieux tient toujours le gamin par l'oreille. De l'autre main il ramasse le faisan, le fourre dans son carnier, puis il ramasse également le fusil et le jette sur son dos, en bandoulière, près du sien.

—Tu ne te sauveras pas?

—Oh! non, oh! non! dit Jean, épouvanté.

—Marche devant.

—Oh fant-il aller?

—A la hutte de ton père, parbleu.

—Oh! monsieur, il me tuera, à force de coups.

—Tu ne l'auras pas volé, chanepan.

—Ils marchent pendant un quart d'heure.

Jean Cadour se tait. Il ruminе, dans sa cervelle, comment il va se tirer de là!

Se sauver? Il y pense bien; il compte sur ses jambes de quinze ans pour échapper aux vieilles jambes du garde; mais à quoi cela lui servirait-il, puisque Vilbret connaît son nom?

Il aurait vite fait d'aller à la hutte.

Ce n'est ni le garde ni le procès qu'il craint, mais son père.

La colère du charbonnier va être terrible.

Il s'arrête tout tremblant.

—Eh bien, tu es fatigué, galopin?

—Non, mais je n'ose pas rentrer.

—Tant pis pour toi, tant pis.

Jean Cadour se gratte la tête.

—Allons, dépêchons-nous!

—Monsieur le garde, si vous voulez ne rien dire à mon père, je pourrai peut-être vous apprendre des choses qui vous intéresseront..... des choses que vous cherchez.....

—Qu'est-ce que tu veux dire, même?

—Je le sais bien, ce que je veux dire, je m'entends.

—Eh bien, moi, je ne te comprends pas.... Allons, en route, vaurien, tu veux te fâcher de moi, j'en suis sûr.

—Oh! non, je ne le veux pas.... Je sais des choses.... on paierait cher, ailleurs, pour les connaître.... Et si l'envie me prenait de parler....

—Explique toi.

—Non.

—Alors, c'est bon, file devant.

Mais l'autre ne bougeait pas.

—Je ne m'expliquerai que si vous me promettez de ne point parler de moi à mon père....

—Dis moi du moins à quoi tu veux faire allusion.... afin que je sache si tu ne te moque pas de moi....

—Je veux parler de l'assassinat de l'autre nuit.

—De l'assassinat de Lafistole?

—Ah! on l'appelait Lafistole? je ne savais pas.

Vilbret était surpris. Qu'allait-on lui apprendre? Le vaurien ne montait-il pas? S'il savait quelque chose sur ce crime, pourquoi s'était-il tû jusqu'à ce jour?

Le garde, en somme, ne se hasardait pas beaucoup en promettant à Cadour de cacher sa faute à son père.

Si l'enfant lui avait menti, il en serait quitte pour ne pas tenir sa promesse.

—Parle donc!

—Vous me rendres le fusil?

—Ah! non.... c'est à toi, cette arme?

—Non. Elle appartient à Rendut.

—J'en fais mon affaire.

—Mais vous ne direz rien?

—Ça, je le promets....

—Et peut-être bien, comme récompense, si le rusé polisson,—vous me laisseries le faisan que j'ai tué?

—Ne compte pas là-dessus, et estime-toi bien heureux que je ne te conduise pas jusqu'à la gendarmerie.... Parle.

—Eh bien, monsieur le garde, la nuit de l'assassinat, je me trouvais justement dans le bois, vers les parages du carrefour de la Croix-Saint-Jacques, dans la clairière.

—A quelle heure?

—Vers neuf ou dix heures, je pense.

—Et qu'est-ce que tu faisais à pareille heure, pendant que ton père et ta mère dormaient?

—J'étais en ballade, j'aime ça, les bois, la nuit.

—Graine de voleur!

—Ça m'inspire de la mélancolie!

—Tu braconnais.....Tu étais à l'affût.....

—Non, pour ça non, je n'étais pas à l'affût, dit le jeune gredin avec un regard en dessous. Je posais des collets.....

Vilbret eut un haut-le-corps et sa main s'allongea pour punir vigoureusement cette plaisanterie.

Mais il se retint.

Il désirait savoir ce que Jean Cadour avait à lui dire.

—Continue.

—Il paraît que cela vous intéresse?

—Peut-être que oui, peut-être que non.

—Donc, je posais des collets près du carrefour quand tout à coup j'entends marcher. Je crois que c'est vous, ou les autres gardes, qui sont tout le temps à faudentinter dans les bois, comme s'ils n'avaient pas d'ouvrage à la maison....

—Hein? fit Vilbret avec un haut-le corps.... Tu nous traites de feignants?

—Dame! nous ne faites que vous promener.

C'est bon, c'est bon, tu me paieras cela.

—Je me cache à plat ventre, dans des bruyères.... Les pas se rapprochent. On venait par l'avenue qui tombe sur la grand'route. Il y avait plusieurs personnes.....l'une qui marchait en faisant beaucoup de bruit et en appuyant fortement le pied, comme si elle portait une lourde charge; l'autre qu'on n'entendait presque pas....

Et de nouveau, regardant Vilbret en dessous:

—Ça vous intéresse, monsieur le garde?....

—Quels étaient ces promeneurs nocturnes? Des gardes? des braconniers? des mendiants?

—Ah! je ne vous dirai pas leur nom ni leur âge, vous savez? Je ne me crie pas assez à les leur demander.

—Enfin, si c'est là tout ce que tu as vu?

—Patience! Je lève la tête et je tâche d'apercevoir. Justement ils passaient devant moi, pas très loin, à trois ou quatre mètres. La lune brillait; le bois était clair; entre les cépées, je distinguais assez bien....

—Alors?

—Alors, j'ai vu un homme, d'abord. Il marchait le premier. C'était celui-là qui faisait tant de bruit. Et devines ce qu'il portait, cet homme?....

—Un sac plein de lapins? dit naïvement le père Vilbret.

—Oniche! C'est lui qui avait l'air d'un rude lapin. Il portait un cadavre sur son épaule aussi aisément que je porte le fusil de M. Rendut.

—Ah! fit le garde très ému. Tu as bien vu?

—Comme je vous vois.

—Tu ne mens pas, coquin?

—Pourquoi voulez-vous que j'invente de pareilles choses?

Depuis un an seulement, il s'était procuré du fil de laiton. Il avait mendié quelques sous en passant dans un village, avait acheté du fil, avait fabriqué des collets.

Il se cachait de Cadour, le craignant comme le feu.

Quand il avait un lapin, il le vendait dans une auberge et gardait l'argent précisément caché, thésaurisant pour acheter un fusil, plus tard, et braconner à l'affût des sangliers, les cerfs, les chevreuils, les faisans.

Son rêve, ce fusil!

Il y pensait le jour. Le nuit, il en rêvait.

Depuis un mois la famille Cadour était installée au Pâtis des Fosses, dans les bois de Vilvaudran.

Une fois ou deux par semaine, Jean allait au village, tantôt seul, tantôt accompagné par sa sœur.

Chez l'épicier, au-dessus de la cheminée, un fusil à piston était suspendu sur deux crochets de fer. Du papier était sur les capsules, sous les chiens rabattus et un bouchon empêchait la poussière d'entrer dans les canons.

Depuis longtemps, l'enfant avait remarqué ce fusil.

Et chaque fois qu'il entrait chez l'épicier Rondut, il allait vers la cheminée extasié et admirait.

Son manège finit par attirer la curiosité de l'homme.

—Qu'est-ce que tu regardes-là, mon petit? avait-il fini par demander à Jean en achevant de peser pour quatre sous de sucre qu'il plaçait dans un cornet de papier gris.

L'enfant leva le bras, étendit l'index vers le fusil et ne répondit pas.

—Le fusil?

—Oui, dit Jean d'un signe de tête.

—Est-ce que tu voudrais me l'acheter?

L'enfant resta quelques secondes sans répondre. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à ouvrir la bouche.

—Je n'ai pas assez d'argent! dit-il à la fin.

—Tant pis.... je te l'aurais bien vendu....

Il s'en croyait pas ses yeux, touchait l'arme, maniait les chiens avec prudence, les armait et désarmait avec l'aisance d'un vieux chasseur.....

Il y avait de la fierté, presque de l'orgueil dans son regard.

Il cacha l'arme soigneusement dans les broussailles très fourrées où il se trouvait et ayant bien repéré l'endroit, afin d'y revenir pendant la nuit, il regagna la hutte du charbonnage.

Il courut à travers bois pour que l'on ne l'accusât point d'être en retard.

Cependant, comme il était très rouge, Cadour lui demanda:

—D'où viens-tu? Qu'est-ce que tu as fait?

Comme il hésitait à répondre, embarrassé, la lourde main de Cadour s'abattit sur sa joue et le fit trébucher.

—Voilà pour l'apprendre à rester deux heures absent, quand une autre fois on t'enverra chercher du sucre.

Jean ne pleura pas.

La pensée du fusil qui l'attendait, sur la lisière, retint ses larmes prêtes à couler.

La soirée se passa sans qu'il dit un mot.

La mère Cadour venait de retirer des pommes de terre du feu qu'elle avait allumé en plein air; la famille s'était assise sur un tronc d'arbre et tous quatre mangeaient silencieusement.

De temps en temps Cadour se penchait, soulevait une cruche de grès pleine d'eau, buvait et passait la cruche à sa femme: celle-ci l'imitait et donnait l'eau aux enfants.

La nuit était tout à fait tombée, une nuit douce du mois d'août.

Il n'y avait pas de brise. Aucun bruit dans la forêt, si ce n'est de temps en temps le cri d'un faisan qui se branchait sur un chêne.

Mais à chaque fois que ce cri se fait entendre Jean Cadour tressaille et regarde son père.

Il a peur que le charbonnier ne devine son projet sur son visage et il ne mange presque pas.

—Tu es malade, toi? fait la mère.

—Non.

—Il boude, dit le père. C'est ma gifle!

—Tu le bats tout le temps, cet enfant.

Cadour haussa les épaules et avala une pomme de terre entière.

Il fallait bien corriger les gosses, autrement ceux-ci prendraient vite de mauvaises habitudes.

Et il ne connaissait pas d'autre correction que la gifle. On la lui avait apprise à ses dépens quand il était petit.

Les pommes de terre mangées, ce fut fini.

Cadour et sa femme restèrent un quart d'heure assis côte à côte, silencieux, envahis par l'obscurité humide qui les repoussait de la rude fatigue de la journée.

Marie s'était endormie sur la terre nue.

Quant à Jean, il avait la fièvre, mais il faisait semblant de dormir.

Le père se leva, s'étira, bâilla.

Il regarda une seconde vagement les bois sombres dont la noire ceinture se rassemrait autour de lui, le retranchant du monde, puis il rentra sous la hutte.

La mère le suivit, portant Marie.

Jean se coucha, comme les autres sans se déshabiller.

La porte était formée d'une claie de haute genêts reliée entre eux par des bâtons.

Quand il entendit le ronflement de Cadour, quand il se fut assuré que la mère aussi s'était endormie, il se souleva doucement sur les mains, regardant, écoutant, entr'ouvrit la claie et se glissa par l'ouverture.

Dehors il lui semble qu'on venait de le rappeler.

Il se rapprocha, écouta.

Rien....

Il s'était trompé. Comparée à l'obscurité de l'intérieur de la hutte, la nuit était claire.

Personne ne s'aperceverait qu'il était parti.

Il couchait près de Marie, et Marie, ne se réveillait jamais.

En un quart d'heure, il eut gagné le fourré.

Il tira son fusil, l'essuya amoureusement en passant sur les canons un coin de sa blouse, car la rosée l'avait mouillé, puis arma les deux coups.

Son cœur battait.

Il avait bien un peu de crainte des gardes, mais il tremblait surtout de joie.

Il avait un fusil chargé, il était seul, la nuit, en pleine forêt giboyeuse; enfin sa passion était donc satisfaite!

Il avait remarqué, depuis quelques jours, depuis que les compagnies de faisandeaux étaient assez robustes, où elles se branchaient de préférence, sur certains arbres laissés dans les coupes faites trois ans auparavant. Puis, il avait écouté les appels sonores des coqs, ce soir même, pendant qu'il dînait, près de la hutte.

Il avait de bons yeux, habitués aux bois, et de temps en temps la lune se montrait.

Il ne chercha pas longtemps.

Au bout d'une heure, il vit toute une compagnie juchée sur le même arbre et sur une branche isolée, tranchant sur le clair du ciel, un coq superbe, à collier d'argent.

C'était son affaire. Inutile de chercher davantage.

Cette fois son cœur ne battait plus. Il était blême d'émotion. Tout son sang s'était arrêté dans ses veines.

Il se mit à genoux dans les hautes herbes et, caché par une cépée, il épaula soigneusement.

Le coq dormait, sa longue et superbe queue traînant sous lui; il n'avait rien entendu et ne manifestait aucune défiance.

Jean Cadour pressa la détente.

Une violente détonation retentit, troublant jusqu'aux plus lointains échos le calme de cette belle nuit.

Dans l'arbre, il y eut un remue-ménage effaré; les faisans prenaient leur vol dans toutes les directions.

Mais Cadour avait entendu, sous l'arbre, devant lui, un sourd bruit de chute, pendant que des ailes battaient l'air désespérément.

Il se précipite, se baisse, cherche.

Et dans les herbes il trouve le coq expirant.

Il pousse un cri de triomphe; ses mains tremblent convulsivement; son cœur est gonflé; il voudrait chanter, danser, mais la prudence le retient; il sait que les bois de Vilvaudran sont sévèrement surveillés, et l'approche de l'ouverture de la chasse rend cette surveillance plus sévère encore depuis quelque temps.

Il écoute..... Aucun bruit de course, de pas.... Aucun appel.

Il baisse le dos, se dissimule dans les taillis.

Et voilà tout à coup qu'il se sent saisi à l'oreille brutalement, —l'oreille s'en arrache presque à cette étreinte, — et qu'une voix dure et goguenarde, qui lui semble résonner comme la foudre, lui dit:

—Pas possible, gamin.... tu viens tuer mes faisans!....

Le petit se retourne, effaré.

Il a lâché le faisan, le fusil. Il est tombé à genoux, tellement il a été surpris, tellement il a peur.

Ses yeux se brouillent et il ne reconnaît pas celui qui lui parle; mais une plaque éclaire en clair dans la nuit sur la poitrine de l'homme.

C'est un garde. C'est le père Vilbret.

Le vieux tient toujours le gamin par l'oreille. De l'autre main il ramasse le faisan, le fourre dans son carnier, puis il ramasse également le fusil et le jette sur son dos, en bandoulière, près du sien.

—Tu ne te sauveras pas?

—Oh! non, oh! non! dit Jean, épouvanté.

—Marche devant.

—Oh fant-il aller?

—A la hutte de ton père, parbleu.

—Oh! monsieur, il me tuera, à force de coups.

—Tu ne l'auras pas volé, chanepan.

—Ils marchent pendant un quart d'heure.

Jean Cadour se tait. Il ruminе, dans sa cervelle, comment il va se tirer de là!

Se sauver? Il y pense bien; il compte sur ses jambes de quinze ans pour échapper aux vieilles jambes du garde; mais à quoi cela lui servirait-il, puisque Vilbret connaît son nom?

Il aurait vite fait d'aller à la hutte.

Ce n'est ni le garde ni le procès qu'il craint, mais son père.

La colère du charbonnier va être terrible.

Il s'arrête tout tremblant.

—Eh bien, tu es fatigué, galopin?

—Non, mais je n'ose pas rentrer.

—Tant pis pour toi, tant pis.

Jean Cadour se gratte la tête.

—Allons, dépêchons-nous!

—Monsieur le garde, si vous voulez ne rien dire à mon père, je pourrai peut-être vous apprendre des choses qui vous intéresseront..... des choses que vous cherchez.....

—Qu'est-ce que tu veux dire, même?

—Je le sais bien, ce que je veux dire, je m'entends.

—Eh bien, moi, je ne te comprends pas.... Allons, en route, vaurien, tu veux te fâcher de moi, j'en suis sûr.

—Oh! non, je ne le veux pas.....Je sais des choses.... on paierait cher, ailleurs, pour les connaître.... Et si l'envie me prenait de parler....

—Explique toi.

—Non.

—Alors, c'est bon, file devant.

Mais l'autre ne bougeait pas.

—Je ne m'expliquerai que si vous me promettez de ne point parler de moi à mon père....

—Dis moi du moins à quoi tu veux faire allusion.... afin que je sache si tu ne te moque pas de moi....

—Je veux parler de l'assassinat de l'autre nuit.

—De l'assassinat de Lafistole?

—Ah! on l'appelait Lafistole? je ne savais pas.

Vilbret était surpris. Qu'allait-on lui apprendre? Le vaurien ne montait-il pas? S'il savait quelque chose sur ce crime, pourquoi s'était-il tû jusqu'à ce jour?

Le garde, en somme, ne se hasardait pas beaucoup en promettant à Cadour de cacher sa faute à son père.

Si l'enfant lui avait menti, il en serait quitte pour ne pas tenir sa promesse.

—Parle donc!

—Vous me rendres le fusil?

—Ah! non.... c'est à toi, cette arme?

—Non. Elle appartient à Rendut.

—J'en fais mon affaire.

—Mais vous ne direz rien?

—Ça, je le promets....

—Et peut-être bien, comme récompense, si le rusé polisson,—vous me laisseries le faisan que j'ai tué?

—Ne compte pas là-dessus, et estime-toi bien heureux que je ne te conduise pas jusqu'à la gendarmerie.... Parle.

—Eh bien, monsieur le garde, la nuit de l'assassinat, je me trouvais justement dans le bois, vers les parages du carrefour de la Croix-Saint-Jacques, dans la clairière.

—A quelle heure?

—Vers neuf ou dix heures, je pense.

—Et qu'est-ce que tu faisais à pareille heure, pendant que ton père et ta mère dormaient?

—J'étais en ballade, j'aime ça, les bois, la nuit.

—Graine de voleur!

—Ça m'inspire de la mélancolie!

—Tu braconnais.....Tu étais à l'affût.....

—Non, pour ça non, je n'étais pas à l'affût, dit le jeune gredin avec un regard en dessous. Je posais des collets.....

Vilbret eut un haut-le-corps et sa main s'allongea pour punir vigoureusement cette plaisanterie.

Mais il se retint.

Il désirait savoir ce que Jean Cadour avait à lui dire.

—Continue.

—Il paraît que cela vous intéresse?

—Peut-être que oui, peut-être que non.

—Donc, je posais des collets près du carrefour quand tout à coup j'entends marcher. Je crois que c'est vous, ou les autres gardes, qui sont tout le temps à faudentinter dans les bois, comme s'ils n'avaient pas d'ouvrage à la maison....

—Hein? fit Vilbret avec un haut-le corps.... Tu nous traites de feignants?

—Dame! nous ne faites que vous promener.

C'est bon, c'est bon, tu me paieras cela.

—Je me cache à plat ventre, dans des bruyères.... Les pas se rapprochent. On venait par l'avenue qui tombe sur la grand'route. Il y avait plusieurs personnes.....l'une qui marchait en faisant beaucoup de bruit et en appuyant fortement le pied, comme si elle portait une lourde charge; l'autre qu'on n'entendait presque pas....

Et de nouveau, regardant Vilbret en dessous:

—Ça vous intéresse, monsieur le garde?....

—Quels étaient ces promeneurs nocturnes? Des gardes? des braconniers? des mendiants?

—Ah! je ne vous dirai pas leur nom ni leur âge, vous savez? Je ne me crie pas assez à les leur demander.

—Enfin, si c'est là tout ce que tu as vu?

—Patience! Je lève la tête et je tâche d'apercevoir. Justement ils passaient devant moi, pas très loin, à trois ou quatre mètres. La lune brillait; le bois était clair; entre les cépées, je distinguais assez bien....

—Alors?

—Alors, j'ai vu un homme, d'abord. Il marchait le premier. C'était celui-là qui faisait tant de bruit. Et devines ce qu'il portait, cet homme?....

—Un sac plein de lapins? dit naïvement le père Vilbret.

—Oniche! C'est lui qui avait l'air d'un rude lapin. Il portait un cadavre sur son épaule aussi aisément que je porte le fusil de M. Rendut.

—Ah! fit le garde très ému. Tu as bien vu?

—Comme je vous vois.

—Tu ne mens pas, coquin?

—Pourquoi voulez-vous que j'invente de pareilles choses?

—Pourquoi? Ce n'est pas tout?

—Si. Ça ne vous suffit pas?

—Qu'a-t-il dit du cadavre?

—Je l'ignore. L'avenue rejoint la route à cinquante mètres de l'endroit où je me trouvais. Or, c'est au carrefour qu'on a retrouvé l'homme tué. Donc....

—Bien. L'as-tu reconnu, le porteur?

—Non. Nous ne sommes pas de ce pays, vous savez.

—Ça ferait-tu bien le portrait?

—Grand et solide, les épaules larges. Je ne voudrais pas qu'il me donne une chiquenaude sur l'oreille. Ça pourrait me désorganiser le tympan pendant le reste de ma vie.

—Tu le reconnaîtras, au moins?

—Je crois bien que oui, sans vous l'affirmer.

—Tu m'as dit qu'il y avait deux personnes?

—Oui.

—L'autre?

—C'est le plus drôle, ça, monsieur le garde. Vous allez croire que je me fiche de votre moustache blanche.... L'autre, c'était une femme....

—Une femme!! fit Vilbret tressaillant.

—Oui, grande et pas mise comme une paysanne. Une femme de la haute, pour sûr.... Je crois que c'est elle qui a été assassinée.

—Et qu'est-ce qui t'a fait croire cela?

—Et tu as vu, cette fois aussi, le visage de cette femme?

—Elle avait un voile noir sur la figure....

—Tu ne la reconnaîtrais pas?

—Ça serait plus difficile. Je ne dis ni oui ni non.

Vilbret respira. On eût dit qu'il était soulagé, qu'il avait un poids énorme de moins sur le cœur.

—Et que faisait cette femme?

—Elle accompagnait l'homme au cadavre.

—Que sont-ils devenus?

—Ah! je n'en sais rien. Je ne les ai pas suivis. Il m'a semblé que l'homme s'en allait par la route. Quant à la femme, elle a repris l'avenue, à travers bois.

—Tu ne sais rien de plus?

—Non.

—Pourquoi n'avoir rien dit à la justice?

Le jeune gredin hausse les épaules:

—J'aime pas ça, moi, la justice!

—Mais crois tu que je vais garder pour moi tes révélations?

—Non. Je sais bien que vous parlerez, qu'on m'interrogera. J'ai déjà comparu une fois comme témoin dans une bataille. Mais si je vous ai raconté l'histoire, c'est que j'ai voulu éviter un procès-verbal et les coups du père Cadour. Sans cela!....

—Tu n'aurais jamais rien dit?

—Non, pour sûr!.... Et vous ne me le ferez pas mon procès?

—Non.

—C'est juré?

—C'est promis. Mais que je ne t'y reprince pas!

—Oh! je ferai mon possible pour cela! dit le gamin en riant.

Et il se sauva à toutes jambes pendant que Vilbret, le regardant disparaître et écoutant sa course dans les branches, murmurait:

—Gibier de prison!

Tout le monde dormait dans la hutte quand Jean rentra.

Il se glissa par la porte, rampa sur les mains et les genoux, alla reprendre sa place à côté de Marie et s'endormit, réveillé aussitôt qu'il avait le plus beau fusil de la terre, avec lequel il détruisait, d'un seul coup, sans que cela fît du bruit et attirât les gardes, tous les faisans d'une forêt.

Il dormait et rêvait encore le lendemain matin quand le père Cadour le réveilla d'un coup de pied, sans se douter de son escapade.

Et Vilbret?

Le vieux garde était rentré chez lui, très perplexe.

Evidemment Jean Cadour n'avait pas menti.

Comment et pourquoi eût-il inventé ces détails?

Vilbret croyait qu'il avait dit la vérité et en regagnant la garderie, il se disait:

—Oui, le gamin a raison. Je le crois. D'ailleurs, plus que M. Valentin et moi nous avions pensé. Pendant jour, que ce cadavre pouvait très bien avoir été apporté au carrefour. Nous ne nous étions donc pas trompés?

Mais quel était cet homme? Quelle était, surtout, la femme?

Etait-ce des gens du pays? Etaient-ce des étrangers? Comment les remettre, l'un après l'autre, en présence de Jean Cadour.

Là était la difficulté.

Mais en attendant qu'il pût la vaincre, son devoir était d'avertir Valentin on lui racontant ce qu'il venait d'apprendre.

Il lui écrivit dès le lendemain, laconiquement:

"J'ai beaucoup de choses à vous raconter. Je ne puis, à cette époque, "m'absenter de ma garderie. Excusez-"moi de vous prier de venir à Vilvan-"dran. Du reste, votre présence ici est "nécessaire."

Valentin partit aussitôt cette lettre reçue.

Vilbret était bien sûr de le voir arriver. Il l'attendait.

—Que s'est il passé? demanda le jeune homme.

Le garde le mit au courant, ne lui cachant rien des révélations faites par le petit Cadour.

En l'écoutant, les yeux de Valentin brillaient.

C'était l'innocence de son père qui éclatait à ses yeux!

Grand, très fort, les épaules larges, ce n'était pas là le signalement du colonel, qui était très maigre, sec, d'apparence chétive, quoique très résistant et très vigoureux.

Ah! si le pauvre homme n'était pas mort, comme il eût vite été chercher Cadour. Comme il l'eût confondu devant le vieil officier, dans sa prison! Et il lui eut dit:

—Regarde-le..... Regarde-le bien attentivement....C'est lui qu'on accuse d'avoir assassiné Lafistole...Le reconnais-tu?

Et Jean Cadour, sans hésitation, eût dit,—il croyait l'entendre:

—Non, ce n'est pas celui-là que j'ai vu! L'autre était plus fort....

Mais, hélas! cette confrontation qui eût été le salut, car elle eût amené la mise en liberté de Séverac, cette confrontation n'était pas possible. Il fallait songer à autre chose.

Ce qui frappa le plus l'esprit de Valentin,—dans le récit du garde,—ce fut la présence de la femme faisant cortège à un cadavre!.... Quelle était donc cette femme?

Ce n'était pas la première fois qu'il pensait qu'une femme avait été mêlée à cette tragédie. On le sait.

Il avait dit à Clotilde:

—Si elle est innocente, si elle est étrangère à ce meurtre, je l'épargnerai, je lui rendrai ses lettres.

Mais voilà que Jean Cadour lui prouvait qu'une femme était intervenue dans le meurtre....

Qui était-elle? l'auteur des lettres sans doute?....

Où la trouver?

Dans son langage pittoresque, Cadour avait dit que c'était une femme *de la haute!*.... C'était, en effet, une femme distinguée qui avait correspondu avec Lafistole:....

—Pour se trouver ainsi, la nuit, dans ces b